

Damien Darcis enseigne la philosophie à la faculté d'architecture de l'Université de Mons et se pose la question de savoir comment associer la philosophie à l'acte de bâtir. Peut-on philosopher et architecturer ? Quels sont les concepts et théories à mobiliser pour répondre aux attentes des étudiant-e-s ? Dans ce monde bouleversé par le Covid, il analyse la destruction des habitats des plantes et des animaux que les activités productivistes des humains assument au nom du progrès.

### Introduction

L'émancipation politique moderne ou la promesse d'un nouvel ordre humain  
De la reconfiguration fonctionnelle des territoires à la catastrophe écologique

Pendant des siècles, les humains étaient contraints de s'appuyer sur les particularités du terrain (plat ou en pente, terreux, sableux ou rocheux) ou sur les matériaux (le bois, la pierre, la paille ou la terre) que l'on trouvait à proximité pour construire une habitation. Ils étaient *attachés* au territoire sur lequel ils vivaient et étaient contraints de composer avec lui. La modernité a *détaché* les humains des territoires sur lesquels ils vivaient. Mais ce détachement moderne n'est pas le simple résultat d'innovations techniques. Il s'inscrit dans un mouvement de pensée beaucoup plus important. La fin de l'Ancien Régime, c'est-à-dire la fin d'un monde avec des hiérarchies sociales naturelles, où la Nature impose à chaque être sa juste place, marque le début d'une nouvelle ère (en particulier pour la bourgeoisie urbaine du 18<sup>e</sup> siècle).

L'humain peut désormais « définir par lui-même les normes de son existence »<sup>1</sup>. L'humain peut réinventer la société et son cadre de vie existant. Le détachement moderne est ainsi lié à la promesse que les humains deviennent maîtres de leurs conditions d'existence afin d'être plus autonomes. Contrairement à l'image véhiculée par un certain romantisme, qui fait de l'industrie la principale force destructrice de la nature, les paysages industriels sont à la fin du 18<sup>e</sup> siècle très appréciés des voyageurs. Ils y voient le triomphe héroïque de la rationalité sur un environnement chaotique, voire dangereux, comme en témoignent certaines images accentuant le bel ordonnancement des usines, le quadrillage de l'espace presque parfait dans lequel sont logés les nouvelles unités de production.

L'industrie a ainsi fortement marqué l'art moderne comme le futurisme italien ou le Bauhaus. L'invention des premières locomotives à vapeur est perçue comme une ouverture au monde et comme moyen de le transformer ou civiliser. Le train imprègne l'imaginaire littéraire depuis Victor Hugo et Balzac jusqu'au récit de voyage comme *l'Orient Express*. En Europe, le détachement par rapport au territoire local ne fut pas l'apanage d'un régime politique par opposition à un autre, mais le trait caractéristique de notre époque.

Dans la modernité, le capitalisme et le communisme reposent sur les mêmes présupposés progressistes et universalistes qui font de l'humain un être à réinventer grâce à la rupture avec les milieux auxquels il était attaché jusque-là. Ceci explique pourquoi il est difficile de penser sans l'industrie aujourd'hui : elle a été le principal vecteur de toutes les transformations sociétales et des volontés d'émancipation pendant ces trois derniers siècles.

---

<sup>1</sup> Frédéric Guillaud, « La modernité : crise d'adolescence de l'humanité ? », *Le Philosophoire*, 2005/2 (no 25), p. 14. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-philosophoire-2005-2-page-77.html>

Les pensées écologico-critiques de la modernité : contre le détachement moderne, *composer* avec des territoires vivants

Depuis la naissance de l'écologie politique et les intervention de certains de ses fondateurs comme Jacques Ellul, et des penseurs écologico-critiques de la modernité comme Philippe Descola et Bruno Latour, le mouvement de détachement des humains des territoires locaux est de plus en plus souvent désigné de façon négative. Le projet moderne n'apparaît plus comme un mouvement de libération de l'humanité, mais comme processus qui mène à la dégradation complète de ses conditions d'existence. Le projet moderne aurait produit le contraire de ce qu'il promettait. Les humains sont dorénavant livrés et soumis aux catastrophes qu'ils ont eux-mêmes créés. Face aux bassins industriels, aux raffineries de pétrole ou aux échangeurs autoroutiers, peu de personnes y voient la grandeur de l'humanité.

Les activités industrielles humaines ont un impact sur la planète aussi important que les forces géologiques. Comme le soulignent Catherine et Raphaël Larrère « L'anthropocène est le nom que prend la conscience des effets potentiellement catastrophiques de la transformation de l'humanité »<sup>2</sup>. « L'ère de l'humain » renvoie donc à l'effondrement des vivants non-humains, à l'accélération de l'extinction d'espèces animales et végétales et à l'effondrement possible de l'humanité comme telle.

Ces dernières années, des politiques de revalorisation – contre cette modernité du détachement – ont été pilotées par l'État et s'appuient sur la valorisation du patrimoine. Des mouvements de contestations comme les Zones à Défendre (ZAD) voient le jour avec l'arrivée de nouveaux paysans, qui se lancent dans le maraîchage ou l'élevage à petite échelle et qui favorisent le circuit-court, afin de rompre avec le projet de détachement moderne. Ces personnes, non issues du monde agricole, cherchent à développer des activités qui font attention aux caractéristiques des sols, des essences végétales, mais aussi aux populations d'animaux qui y vivent. Il s'agit de composer avec tout ce qui nous entoure avec un mouvement d'*émancipation modeste*.

Mais la plupart des politiques publiques ne rompent pas avec le détachement moderne qui détruit la planète et le poursuivent. Le développement des parcs éoliens ou solaires ou des voitures électriques autonomes ne fait pas rupture avec le projet moderne. Il le corrige et le renforce en même temps car il repose sur l'idée suivante : si la modernité a contribué à la destruction de la planète, l'industrie qui a pollué, pourrait aussi développer des moyens susceptibles de résorber la pollution – par exemple en captant le carbone dans l'atmosphère. Selon Catherine et Raphaël Larrère les « maîtres et possesseurs de la nature » se transforment en « maîtres et protecteurs »<sup>3</sup>.

Si l'idée d'un attachement aux territoires est aujourd'hui au cœur d'une série de mouvement d'émancipation politiques, on se tromperait pourtant en affirmant que les mouvements collectifs et les expériences d'occupation de l'espace s'insurgent simplement contre le « détachement moderne » ou un « retour » des formes d'attachement aux territoires, il y a deux ou trois siècles. Au contraire, l'intérêt de ces expériences collectives est de développer des stratégies d'attachement au sens où c'est quelque chose qui s'expérimente. Ce qui est frappant dans une ZAD, c'est qu'elle ne rassemble pas que des locaux, qui seraient déjà attachés au territoire à défendre, mais des ruraux et des citadins, des gens des alentours et d'autres venus de plus loin de France ou d'ailleurs. Les ZAD se construisent donc sur des échanges et les zadistes ou personnes engagées dans les mouvement de création de communs font référence au territoire qui aurait une identité propre et imposerait à ceux qui y vivent des manières d'être intemporelles. Le « territoire » est hétérogène et

---

<sup>2</sup> Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, La Découverte/Poche, Paris, 2018, p.19

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 10

composite et inclut aussi des territoires non-humains, ceux des animaux, des insectes etc. Ici il s'agit pour les nouveaux paysans, les Zadistes ou les défenseurs des communs, de composer un territoire avec toutes celles et ceux qui le peuplent. Les activités humaines ont altéré la nature dans son fonctionnement propre et la protection de la nature impose ainsi des comportements réglés à l'avance. Le négatif et le prescriptif s'affichent partout comme sur les panneaux des réserves ou parcs naturels. A l'inverse, la notion de territoire s'inscrit dans un registre affirmatif et inventif car elle invite à réinventer *des* mondes différents des manières d'habiter un lieu, où les oppositions entre l'humain et la nature et les non-humains se brouillent.

## I. La modernité L'industrie, vecteur de l'émancipation moderne

La révolution industrielle a constitué le cœur de tous les mouvements politiques et était le vecteur de l'émancipation pour la bourgeoisie que pour ceux des mouvements populaires. Pour biens des intellectuels comme André Gorz, l'industrie, sa collectivisation puis son automatisation devaient permettre de produire et de se partager tous les biens nécessaires à la vie quotidienne et de libérer les humains de la servitude du travail par la même occasion. En architecture, l'industrialisation des modes de construction doit permettre d'offrir un logement à tout humain, mais aussi d'inventer tout juste, après la Révolution française, le cadre spatial d'un nouvel ordre humain. Ce sont des villes neuves qui voient le jour, réfléchies de façon à réaliser un monde plus juste. Les artistes italiens et américains comme Andy Warhol avec *Campbell Soup* ont contribué à forger une image positive de l'industrie. Le projet moderne a conduit à un détachement des populations par rapport au territoire local. Cela implique le détachement des populations par rapport aux manières de faire.

Le détachement des territoires et donc leur industrialisation a très largement contribué à la destruction de notre monde. La surexploitation des ressources naturelles et la fragilité de l'environnement vital pour l'humanité sont maintenant au centre des débats. Les usines nous paraissent négativement aujourd'hui. L'industrie a fait disparaître des écosystèmes entiers et a créé un « sentiment de la nature »<sup>4</sup>, mais la « nature » n'a peut-être pas toujours existé comme nous nous la représentons aujourd'hui, avant qu'on la détruise. On se rapproche ainsi de la thèse défendue par Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel dans *La beauté du mort*, qu'on précipite peut-être la disparition des choses qui sont presque mortes.<sup>5</sup> Bernard Charbonneau précise que les forces qui ont façonné l'environnement ont été rompues. Les appels à sauver ce qu'il reste de la forêt amazonienne, les luttes contre la construction d'oléoducs entre autres témoignent d'un même souci : celui de préserver les espaces qui sont profondément altérés par les humains.

L'urbanisation et la *périurbanisation* (l'extension continue des constructions en périphérie des villes ou des villages) sont décriées comme l'un des principaux facteurs contribuant à la destruction de la nature. Le sentiment de la nature se loge dans le malaise et la culpabilité qui nous poussent à verdir quelques-unes de nos pratiques. Cela nous donne bonne conscience et on se félicite ainsi de manger bio sans pour autant se priver de prendre l'avion pour un *city trip* un week-end ou de consommer un produit qui a été fait à partir d'animaux élevés dans des conditions insoutenables. Le sentiment de la nature renvoie ainsi à l'attachement à l'égard de l'environnement, de milieux comme les forêts, les plaines, les plages et les fleurs.

---

<sup>4</sup> Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, p. 17

<sup>5</sup> Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, « La beauté du mort – dans *La Culture au pluriel*, Seuil, Paris, 1974

La nature, un monde perçu comme *autre* que celui des humains

Dans les sociétés modernes, la nature s'exprime aussi dans l'opposition que nous faisons entre le domestique et le sauvage. D'un côté, il y a le monde transformé par les humains et, de l'autre côté, un monde qu'ils auraient laissé intact. Dans le cas de la jungle, cette opposition entre le domestique et le sauvage est particulièrement visible sur les photographies aériennes qui montrent les zones défrichées en Amazonie. Dans la montagne, c'est l'absence d'aménagement humain qui en fait un espace de liberté qui apparaît alors comme le lieu de tous les possibles. Les étendues sauvages préservées de l'activité humaine que l'on peut encore voir aux États-Unis, la *wilderness*, ne s'apprécient plus qu'au cinéma, excepté quelques espaces en Pologne, en France et en Belgique en particulier où les territoires sont préservés de l'action humaine. La plupart des espaces que nous fréquentons sont atrophisés, fabriqués par les humains et/ou ont été fortement affectés par eux.

Notre conception européenne de la nature ne se distingue pas beaucoup de celle qu'en ont les Américains. En ville, la nature prend la forme « d'interstices urbains » qui permette de renouer avec une naturalité (*wilderness* en anglais)<sup>6</sup>. La nature renaît et vit dans les espaces délaissés, parfois sous la forme de quelques coquelicots fleurissant sur du gravats. En Wallonie, un programme récent de requalification de friches urbaines en zones naturelles, mené par les universités, les associations et les représentants politiques a pour slogan : « Retrouver le goût du sauvage en ville ! » Dans ce cas, le sauvage, ce n'est pas la ville, mais les espaces qu'elle n'a pas affectés.

La nature est éprouvée en ville comme notre autre. Elle se donne comme le terrain d'une certaine liberté et certains animaux incarnent mieux le sauvage que d'autres. C'est le cas du loup qui nous n'est pas familier comme le moineau ou l'alouette qui font partie de notre monde. Le sentiment de la nature est celui de son altérité à notre regard.

La nature n'existe pas seulement dans les sentiments qu'on éprouve à son égard, mais aussi à travers les mesures qui visent sa protection. Les vastes territoires américains de la *wilderness* ont été les premiers à être protégés. Les défenseurs de la wilderness vont dès 1864, sous la présidence de Abraham Lincoln, réussir à protéger la vallée du Yosemite en Californie. En 1872, le premier Parc Naturel Yellowstone est créé sous le président Ulysse Grant. En 1964, le *wilderness act* est adopté. C'est une loi qui définit la nature comme lieu où l'homme n'est qu'un visiteur de passage. Les espaces naturels européens ont chaque fois une histoire liée à l'humain. Les anciens bassins de la sucrerie d'Hollogne-sur-Geer par exemple sont devenus des écosystèmes dans lesquels l'humain n'a plus sa place. Il y a été remplacé par les canards et les aigrettes entre autres.

Chez nous, la protection de la nature repose sur deux grandes idées. La nature est une réalité propre qui doit être conservée pour elle-même et cela implique de la protéger de toutes les interventions humaines. C'est la nature qui impose aux humains de prendre leur distance. Des spécialistes qui comprennent le fonctionnement entre les plantes et la composition du sol, se voient confier la mission de conservation. Et dans ce cas, on confie à un spécialiste humain la mission de préserver des vivants non-humains des autres humains.

Les décideurs politiques agissent dans les lieux qui ne sont pas protégés en exhortant les agriculteurs et particuliers par exemple, à planter des haies en bordure de champs ou à entretenir celles qui ont survécu au remembrement des parcelles, une politique d'État qui a détruit les haies et les murets. Les haies revêtent de nos jours une importance écologique reconnue et l'on essaie de concilier le milieu riche pour les oiseaux avec l'agriculture traditionnelle. Un autre exemple de conciliation entre les activités humaines et la nature est le centre commercial en général. Les

---

<sup>6</sup> Nathalie GAL, « Sauvage de nos vi(II)es, une quête de la nature dans les interstices urbains », Téoros [Online], 34,1-2 | 2015, Online since 15 March 2016, connection on 20 April 2020. URL : <https://>

architectes le conçoivent avec des espaces écologiques adjacents. Le centre commercial et la réserve naturelle ont ainsi un fonctionnement propre : ils ne font pas monde commun.

Dans nos sociétés, les logiques dominantes consistent à « verdir » nos pratiques, mais pas à développer de nouvelles pratiques qui permettent d'habiter l'environnement et de collaborer avec les vivants qui le peuplent. Les humains ont la charge de bâtir un monde qui nuise le moins possible à l'environnement. De nombreux scientifiques soulignent l'importance du rôle joué par les arbres sur la planète. L'arbre apparaît comme un élément utile au bon fonctionnement des sociétés humaines, étant nécessaire non seulement pour respirer, mais également pour capter et stocker le carbone. Nombreux sont ceux qui mettent aussi en avant le rôle des insectes dans la pollinisation des cultures, notamment pour les arbres fruitiers. Des nouvelles alliances entre les vivants voient le jour et l'architecture biomimétique s'inspire des formes et des techniques présentes dans la nature, chez les animaux et les végétaux pour concevoir de nouveaux modèles urbanistiques. De plus en plus de bâtiments reproduisent la structure alvéolaire des ruches d'abeilles comme le building ISOLA en Slovénie, mais il n'y a pas un trou pour des abeilles solitaires.

Il y a d'un côté, des espaces consacrés à la vie moderne respectueux de l'environnement et, de l'autre côté, des espaces naturels protégés sur terre et en mer. Il y a les « fermes urbaines » qui n'ont aucun rapport avec les fermes anciennes. Des ingénieurs et des scientifiques gèrent la production dans les nouvelles « fermes » à l'aide de logiciels de gestion et de machines très perfectionnées. L'éclairage, la température, l'arrosage sont pensés par des logiciels et les smartphones sont connectés afin de pouvoir paramétrer la production de légumes ou de poissons dans l'aquaponie. Dans cet équilibre entre les activités humaines et la nature, les espaces de vie des humains sont de plus en plus artificialisés et coupés de la nature. Il s'agit d'intégrer le fonctionnement de l'industrie dans le développement durable et travailler avec les industriels à la protection de la nature. La société civile pousse les dirigeants à prendre davantage de mesures.

## II. Le Cosmos

### La nature, une catégorie urbaine étrangère à la paysannerie

La logique de l'équilibre entre les espaces de plus en plus humanisés (p. ex. arbres sur les toits) et une nature non transformée ne va pas de soi. La transition écologique pourrait contribuer à façonner un monde plus dirigé. Bernard Charbonneau déconstruit le cadre dans lequel nous évoluons et raconte une autre histoire de la modernité. Selon lui la nature n'existe pas pour la paysannerie. L'idée ne fait pas de sens pour eux. Prendre la paysannerie pour point de départ d'une histoire de la modernité le conduit à la constatation suivante : Les communautés paysannes composaient jusque dans les années 1970 des mondes bien éloignés du nôtre parce qu'elles entretenaient un autre rapport à leur environnement et aux vivants qui l'habitent. Il ne s'agit pas d'affirmer ici qu'il faudrait revenir à la paysannerie, mais de chercher dans l'histoire des façons de penser et de se rapporter autrement à l'environnement.

Bernard Charbonneau pense aussi que les communautés paysannes *s'autogouvernent* et qu'elles sont *autogérées* politiquement. Selon lui cet autogouvernement repose sur une condition : il faut pouvoir composer librement avec son environnement afin d'y trouver les matériaux pour construire des maisons, autant que les espaces et ressources nécessaires à la subsistance du groupe. Selon la philosophe Maud Hagelstein il faut casser les images que nous avons en tête afin de se donner d'autres images en matière d'aménagement des espaces urbains, des espaces naturels pour contribuer à inventer d'autres façons de faire le monde et de penser.

Le monde de la paysannerie est décrit comme un Cosmos qui est couramment associé à l'idée d'ordre naturel à l'intérieur duquel chaque être aurait une place définie. On se représente des

peuples « primitifs » ou « traditionnels » vivant en harmonie avec la nature et ces peuples dominent les animaux. Notre modernité a hérité de cette image qu'elle va projeter sur ces peuples traditionnels, mais confrontés aux modes de vie de ces peuples, nous prenons conscience que ce qui caractérise notre monde, c'est la rupture d'un lien qui nous aurait uni à la nature. Nous nous éprouvons bien souvent comme les nouveau Adam et les nouvelles Ève que le projet de maîtrise et d'autonomie aurait arrachés à la nature et que la révolution industrielle nous aurait obligé à laisser cet autre monde harmonieux derrière nous. Toute transformation de la société impliquerait de facto de revenir en arrière. Ce serait donc la modernité ou le retour à un monde qui est censé se réenraciner, se renaturaliser, où la nature nous accueille avec nos modes de vie. En somme, nous nous faisons une idée de la nature qui n'est pas très éloignée de celle que nous avons du jardin d'Éden avec le regret de ne plus en faire partie.

Selon Bernard Charbonneau le « Cosmos paysan »<sup>7</sup> renvoie à une tout autre organisation du monde. Ce terme désigne un monde dans lequel les humains et « la nature » ne sont pas séparés les uns des autres. Le paysan est d'après Charbonneau la figure du rapport conflictuel de l'humain avec la nature. Pour lui, la nature telle que nous la définissons ou nous l'éprouvons n'a aucun sens. Il y a un rapport de cohabitation où l'humanité et la nature sont des variables de cette relation conflictuelle.

Le Cosmos paysan n'a rien d'un univers romantique, comme si l'humain vivait dans le respect des cycles que lui imposait la terre. Le rapport des humains à la nature n'a rien de lisse ou d'évident. Dans le Cosmos les humains sont à la fois *avec* la nature et *contre* elle. On pourrait dire que l'industriel et l'écologiste naturaliste se rapportent à la nature depuis une position de surplomb où l'ensemble apparaît comme des ressources à exploiter ou comme un écosystème à protéger. À l'inverse, le paysan n'est pas « à égalité » avec la nature et lutte horizontalement à la même hauteur.

Dans le Cosmos, il est donc impossible de tracer une frontière physique entre le monde des humains et celui de la nature. Il n'y a pas de monde humanisé opposé à un monde naturel : il n'y a qu'un monde commun. Le paysan crée du commun pour les humains et les non-humains et contribue à faire exister un territoire partagé par les vivants. L'absence de frontière physique entre l'humain et la nature se traduit dans la continuité des espaces, depuis le village et les terres cultivées jusqu'aux lieux les plus écartés du village. Dans le Cosmos, le territoire du sauvage n'est pas coupé ou séparé de l'humain. Entre les espaces humanisés et la sauvagerie, entre le village, les zones qu'on cultive et la forêt, il n'y a pas de limites données et les espaces sont flous et indéterminés.

Le sentiment de la nature n'a pas de sens pour le paysan et l'humain, tel que nous le concevons aujourd'hui, n'existe pas davantage. Le sentiment de la nature et celui de l'humanité comme telle, ont pour première condition la rupture ou la destruction du Cosmos. Le sentiment de la nature n'est pas affaire de primitif ou de paysan, mais de bourgeois. Selon Bernard Charbonneau il suit la révolution industrielle en atteignant progressivement les pays et les classes qu'elle englobe. Et la nature naît en même temps que l'industrie dans un cadre particulier : la ville.

### III. L'industrie La nature, une invention de la ville

Afin de comprendre en quoi consiste la modernité, il faut analyser le monde qui prend la place de la paysannerie et comprendre comment vont progressivement s'imposer de nouveaux découpages

---

<sup>7</sup> Bernard Charbonneau, *Les jardins de Babylone*, pp. 11-50

qui feront exister l'industrie et la nature côte à côte. Le sentiment de la nature n'est donc pas l'affaire du paysan, mais du *bourgeois*. Autrement dit, le couple nature-industrie est une construction *urbaine*. Le citadin ne vit pas en interaction avec un environnement naturel, même s'il en dépend. Mais il n'y est pas rivé comme l'est le paysan. Dès l'Antiquité, les premières *villes-monstres*<sup>8</sup> qui comptent plus d'un million d'habitants, organisent de façon rigoureuse leur environnement qui doit être rendu productif. Le développement des villes présuppose la conquête de territoires vastes.

Selon Bernard Charbonneau l'industrie va permettre de domestiquer l'environnement et de maîtriser les forces naturelles et d'introduire progressivement des espaces verts dans le cœur des villes. Le citadin moderne éprouve un sentiment de la nature dans un cadre fortement urbanisé. Il sait retrouver le village dans une place de Montmartre et respirer le printemps dans le marronnier des boulevards.<sup>9</sup>

La ville constitue un cadre particulier qui configure radicalement notre rapport au monde. C'est le cadre qui construit l'opposition entre la bourgeoisie et le prolétariat et depuis lequel on regarde la nature. La ville et la campagne sont deux mondes et la paysannerie devient rapidement pour la bourgeoisie le rebut dont on ne sait pas quoi faire. La transformation de Paris par le Baron Hausmann peut être citée comme exemple pour les transformations radicales dans l'agencement des grandes villes. La modernisation du système de production et le changement d'échelle font que la campagne devient dès la fin du 18<sup>ème</sup> siècle le théâtre d'un gigantesque bouleversement que Bernard Charbonneau appelle la « Grande Mue », laissant entendre par là qu'elle va être entièrement réorganisée et industrialisée.

Au 19<sup>ème</sup> siècle la population devient de plus en plus nombreuse en ville et il faut trouver des moyens de subsistance en mettant les campagnes au service des villes. La campagne qui est constitué d'une agriculture de subsistance, doit être réorganisée afin d'accroître son rendement.

Au 19<sup>ème</sup> et au 20<sup>ème</sup> siècles, la productivité n'est pas l'affaire des paysans. De toutes petites exploitations familiales sont associées à une ferme avec une porcherie, une grange, une étable et une bergerie. Les animaux occupent le rez-de-chaussée d'un bâtiment alors que les humains dorment à l'étage. Mais il faut mettre en place un nouveau système de production et augmenter le rendement. La paysannerie doit céder la place à des pratiques bien définies et spécialisées. Dans les années 1960-1970, les cultures, découpées en zones définies, deviennent immenses. L'objectif de l'État est de faire baisser le nombre de petites exploitations au bénéfice de plus grandes et plus productives. Les fermes seront réorganisées et la ville devient leur plus important débouché. Le monde se transforme et la frontière entre la ville et la campagne disparaît.

Au 19<sup>ème</sup> siècle, une nouvelle discipline, l'Aménagement du Territoire, et un nouveau type de savant, l'Ingénieur, voit le jour. Dans le processus de reconfiguration des territoires, la cartographie joue un rôle essentiel. Le Plan prévoyait le passage d'une agriculture de la subsistance à une agriculture du marché. Au lissage cartographique du territoire correspond alors un lissage dont il est aujourd'hui difficile d'imager l'importance. Entre 1860 et 1970, en France, deux millions de kilomètres de haies sont arrachés. La mécanisation de l'agriculture implique très vite de détruire tout ce qui est susceptible de gêner le passage des machines et d'affaiblir le rendement. Après 1945, on abat aussi des millions d'arbres. L'industrie reconfigure radicalement les campagnes. Des millions de paysans doivent céder la place aux quelques milliers d'exploitations agricoles. Selon Henri Mendras, spécialiste des sociétés paysannes, la France va faire disparaître en une génération seulement, une civilisation millénaire constitutive d'elle-même.<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup> Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, p. 37

<sup>9</sup> *Idem*

<sup>10</sup> Henri Mendras, *La fin des paysans*.

On pourrait se demander pourquoi cette transformation radicale des campagnes n'a pas été contestée. Certaines personnes ont même l'impression qu'en France et en Belgique la modernisation des campagnes a été bien reçue par tous. En France, la campagne au 18<sup>ème</sup> siècle est constituée de nombreuses parcelles appartenant à une masse de petits paysans propriétaires. Leur existence dépend des communs et le code forestier établi au 19<sup>ème</sup> siècle supprime les communs et il est interdit le libre usage des communs au nom du reboisement de la France pour l'industrie.

Tout le long de la révolution industrielle, des paysans se sont révoltés contre les politiques menées par l'État visant à faire disparaître les petites fermes. Des villageois ont lutté contre la destruction des forêts, mais ces actions restèrent chaque fois invisibles pour plusieurs raisons qui ont leur racine dans le bucolisme selon Charbonneau. Le bucolisme désigne les images idéales que l'on se fait de la paysannerie et de la campagne qui sont à mille lieux de la réalité. Elles ne montrent pas pendant l'industrialisation des campagnes que la paysannerie dispose de savoirs qui permettent de répondre à une multitude de problèmes dans des situations toujours changeantes. Au contraire, elles font du paysan un « prisonnier » d'une vie primitive, uniquement rythmée par le changement des saisons.

Ces représentations bucoliques vont souvent mener à l'élimination de la paysannerie. Du point de vue de l'ingénieur et du bourgeois urbain des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, la campagne apparaît comme sous-développée. Depuis la ville, la campagne apparaît comme extérieure au mouvement de développement économique et technique qui transforme la société depuis la révolution industrielle. Pour les urbains, le travail de cartographie s'inscrit dans un processus de civilisation des territoires reculés. Les paysans sont considérés comme des Africains qu'on colonise. Ils apparaissent comme des êtres répétant les gestes transmis par une tradition qu'ils n'ont jamais interrogée. Les cartes postales qui mettent en scène la vie d'une campagne largement fantasmée rencontrent un succès important auprès de la bourgeoisie urbaine.

Du point de vue du bourgeois, la campagne est un décor, quelque chose qu'on regarde ou qu'on contemple de loin. Le citadin voit rarement la campagne plus longtemps que le temps des vacances, souvent de derrière la vitre de la voiture qui l'emmène à la montagne ou à la mer. Entre 1835 et 1976, la paysannerie aurait traversé les événements les plus marquants de la modernité sans être affectée par eux. L'image fantasmagorique d'une campagne éternelle, entretenue par les conservateurs de tous bords et par les progressistes, a pour effet l'effacement de la figure du paysan. Le mensonge bucolique favorise alors la destruction du paysan.<sup>11</sup> Passer à côté de la temporalité et des devenir caractérisant la paysannerie, revient à passer à côté de l'une des ruptures les plus fondamentales de notre histoire : l'élimination de la paysannerie dans la mise des campagnes au service des villes.<sup>12</sup>

#### IV. Le patrimoine

Quand ceux qui détruisent d'un côté conservent de l'autre

L'exemple de la colonisation des vallées alpines par la bourgeoisie genevoise

On se tromperait en pensant que la « mort » de la paysannerie prend la forme univoque de l'exploitation d'une nature réduite à un ensemble de ressources. La modernisation des campagnes n'a pas uniquement consisté dans leur reconfiguration fonctionnelle avec des espaces industrialisés, de vastes exploitations agricoles et des zones de monoculture, mais s'accompagne d'une mise en valeur de son patrimoine rural. Cette patrimonialisation des campagnes constituerait le versant positif de la modernité et aurait permis de préserver une part des savoirs et des pratiques que la modernité a fait disparaître.

---

<sup>11</sup> Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, p. 79

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 34

Dans le cadre de l'industrialisation des espaces alpins, la bourgeoisie de Genève se passionne pour les sommets qu'elle contemple depuis ses appartements, et porte un intérêt particulier à la vie paysanne. Tous les témoignages des explorateurs des montagnes, décrivent un monde tout à fait différent de celui de la ville, et peu à peu l'économie paysanne cède la place au tourisme. En quelques années seulement, une montagne comme le Mont Blanc, jusque-là ignorée, devient le lieu de villégiature de la bourgeoisie genevoise, de l'aristocratie anglaise et s'ouvre au niveau européen à l'alpinisme.

Les politiques de défense du patrimoine vont devenir de plus en plus importantes tout au long du 20<sup>ème</sup> siècle, mais contrairement au patrimoine urbain, nous nous représentons le patrimoine régional (savoyard, bourguignon ou périgourdin) comme bien vivant. Nous pensons dans le sillage des bucoliques que les campagnes constituent encore des mondes à part. On parle de « typicité » quand on parle du patrimoine régional. Les régions seraient fortes d'une histoire avec laquelle elles n'ont jamais vraiment rompu. On fait du paysage campagnard un paysage éternel alors qu'il est contrairement à un parc urbain, continuellement modifié et transformé au fur et à mesure des coupes et des fauches. Et les savoirs et pratiques de la paysannerie ne cessent jamais de naître et d'être transformés.<sup>13</sup>

Le mouvement de patrimonialisation tend à déposséder les paysans de leurs savoirs et de leur savoir-faire et lorsque ces pratiques et usages sont inscrits dans le champ du patrimoine, ils vont être figés ou objectivés. Cela implique que l'on supprime l'inventivité qui caractérisait les pratiques et usages des paysans et ils vont alors être dévitalisés. Le mouvement de patrimonialisation ne fige pas seulement les pratiques, les usages vernaculaires et les territoires qu'ils constituaient, mais il les normalise. À la montagne, c'est le chalet en bois qui s'est imposé et qui incarne désormais presque partout dans les Alpes, l'habitat typiquement savoyard. Dans bien des cas, le patrimoine est même complètement inventé.

Pendant le 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècle, on voit apparaître les premiers livres de race d'animaux et en préservant une race suppose d'éliminer les animaux qui ne correspondent pas au modèle. En ce faisant, on ne conserve pas une race, on l'invente. Ces races de vaches, par exemple, dont le nom est systématiquement lié à une région (l'Aquitaine, la Charolaise, la Limousine, l'Aubrac), ne sont pas le produit d'un processus d'évolution lent, mais elles n'ont jamais existé comme telles auparavant. Un exemple amusant est la tartiflette qui est présentée comme l'un des plats incontournables de la cuisine traditionnelle savoyarde, même si elle a été inventée dans les années 1970-1980 par un chef de la Clusaz.

Dans cette perspective, le patrimoine savoyard n'a jamais existé avant la modernité. Il a fallu qu'on industrialise les campagnes, que des touristes se rendent en Savoie. La France des campagnes en général, celle qu'admirent les touristes venus de la ville, s'invente à la fin du 18<sup>ème</sup> et tout le long du 19<sup>ème</sup> siècles. Selon Bernard Charbonneau la France des régionalismes, des traditions et du folklore signe, comme l'industrie, mais sur un autre mode, la fin de la paysannerie : « Nous ne sommes plus des bergers, mais leur contraire : des acteurs qui en jouent le rôle ».<sup>14</sup>

Le patrimoine devient une fiction qui s'inscrit dans la reconfiguration fonctionnelle des territoires. Le patrimoine naît du tourisme et se développe en même temps que lui. Il prend la place d'une vie qui meurt et contrairement à ce que l'on entend parfois, le patrimoine et le tourisme ne sauvent pas les villages, mais ils en prennent la place et la remplacent par une autre. Même la plus petite ville en campagne n'échappe pas aux ceintures commerciales, et les modes de vie sont aussi transformés : le fils d'un paysan qui subsistait par lui-même trouve, par exemple, un métier

---

<sup>13</sup> Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Baylone*, p. 80

<sup>14</sup> *Ibid*, p. 157

rémunéré dans une zone commerciale. Des paysages entiers sont muséifiés et deviennent progressivement les vitrines d'un passé que l'on peut visiter. À côté des espaces de la vie moderne et des supermarchés sans lesquels la vie quotidienne serait aujourd'hui impossible, on peut alors visiter le passé et le présenter comme autonome à l'égard du présent. On pourrait se demander pourquoi la constitution des régionalismes, des folklores ou des identités n'a pas entraîné plus de résistances. Les régionalismes et le folkore sont finalement des productions fantasmatiques qui ont pour fonction de désamorcer les peurs générées par ces transformations. En somme, on joue le mensonge des identités, on revêt les vêtements des grands-parents, on dit son attachement à des produits typiques, parce que ces identités confèrent encore une existence aux gens que l'industrie a détaché des territoires.

## V. La nature

À partir des analyses sur l'industrialisation et sur la patrimonialisation des campagnes, on comprend maintenant que le sentiment et la représentation de la nature sont nés de la nature. La paysannerie est constituée d'espaces en tension qui ne sont jamais ni tout à fait humain ni tout à fait naturel. Alexandre von Humboldt est l'un des premiers à émettre l'hypothèse suivant laquelle les activités humaines peuvent avoir un impact sur le climat. Les Ingénieurs vont couper le monde en deux : il y a, d'un côté, la nature et, de l'autre, l'humain. Pourtant, il n'existe pas de « nature » non transformée par les humains. Depuis la révolution industrielle, tout île, tout glacier, même le plus lointain, est impacté par le réchauffement climatique. L'Amazonie n'est pas la forêt vierge que l'on se représente en Occident, mais pour une part au moins, une forêt jardinée et transformée par les peuples autochtones, souvent nomades.

En France, les tourbières sont très souvent perçues comme des écosystèmes dont la mise en place a été perçue par les facteurs naturels que sont les conditions climatiques, mais dans les régions avec des vastes surfaces tourbeuses comme la Brière, la Somme entre autres, de nombreuses personnes voient les tourbières comme un lieu où des hommes travaillaient et exploitaient les ressources, la tourbe, les plantes et l'eau.<sup>15</sup> Le sentiment et l'idée de la nature vont avoir des effets dévastateurs sur les gens qui habitent les endroits que l'on souhaite préserver, puisqu'ils vont même justifier l'élimination des peuples autochtones de leur cadre de vie, c'est-à-dire du cadre qu'ils ont pourtant eux-mêmes formé et souvent enrichi. On contraint ainsi, dès la création des premiers Parcs naturels nationaux aux États-Unis, les tribus d'indiens au déplacement, qui vivent là depuis des siècles. On estime à plusieurs milliers le nombre de peuples qui sont chassés de leurs terres par la création des Parcs Naturels.

La protection d'espaces de plus en plus vastes avec les lois qui l'accompagnent, achève de couper la paysannerie de son monde. Dans un monde majoritairement soumis à l'industrie, dans lequel les espaces écologiques riches sont de plus en plus rares et précieux, l'expulsion des paysans de ces milieux est un mal nécessaire à leur préservation. Dès le début, la naturalisation de ces espaces fait émerger un paradoxe redoutable : dès que ces milieux sont délaissés, la vie qu'ils comportent s'appauvrit et parfois disparaît. Une fois l'activité suspendue, ce qui fait la singularité de l'espace disparaît et favorise son remplacement par un milieu plus ordinaire. Ce dernier n'est pas moins riche, mais il est souvent moins particulier et à terme il se reboise.

Le naturalisme est bien plus qu'une entreprise de connaissance pour la connaissance : il est d'abord une technique de gestion des milieux, une technique qui les fabrique. On a retiré aux paysans le

---

<sup>15</sup> Hervé Cubizolle, Céline Sacca et Fabrice Grégoire, « Quand l'Homme crée des tourbières ou comment les tourbières d'origine anthropique changent la manière de percevoir les écosystèmes tourbeux », *Géocarrefour* [En ligne], vol. 88/4 | 2013. URL : <http://journals.openedition.org/geocarrefour/9252>

droit d'intervenir dans les espaces, et la gestion des réserves naturelles va être confiée à des Ingénieurs ou à des naturalistes. Contrairement à certaines idées reçues, une réserve naturelle n'est pas un espace dans lequel on n'intervient pas, mais dans lequel seuls les spécialistes ou les experts ont le droit d'intervenir. En fait, les pratiques et les usages vernaculaires de l'environnement n'ont pas été supprimés pour laisser vivre la nature, mais ils ont été remplacés par d'autres. On pourrait dire que les transformations imposées au milieu ne changent rien à la vie qui s'y déploie, et que les animaux et les plantes reprennent vite leurs droits. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Les vivants sont souvent étroitement surveillés comme via la pose de colliers émetteurs sur les mammifères.

Il y a aussi des réintroductions d'animaux – décidées par l'humain – qui ont modifié les interactions entre les vivants. Pour la plupart des associations de protection de la nature, la destruction d'espèces par les chasseurs ou les humains semble liée à une volonté d'éliminer tout ce que l'on ne peut pas maîtriser. L'élimination des castors par les agriculteurs, des renards par les chasseurs ou des rats musqués par des naturalistes s'inscrivent dans une même logique : celle du gouvernement du vivant par les humains. La gestion de l'industrie et celle de la nature s'inscrivent dans une même logique de maîtrise et de contrôle de milieux que l'on exploite ou que l'on souhaite conserver. La pandémie de Covid 19 pourrait renforcer encore davantage le contrôle des interactions entre les espaces.

Le nouvel Éden naturel n'a rien d'un sanctuaire pour les vivants non-humains. Selon Bernard Charbonneau, c'est tout le contraire. Il s'agit du « suprême artifice » qui justifie le contrôle des vivants. La chasse a été une des premières pratiques encadrées par l'État dès la révolution industrielle et les « animaux sauvages » comme les faisans et perdrix sortent chaque année des élevages industriels français. Dans ces élevages intensifs de l'agro-alimentaire la densité d'animaux est telle que les faisans y grandissent avec un « couvre-bec » pour éviter qu'ils s'entretuent. Ce triste sort des faisans fait partie de notre modernité qui consiste dans la destruction complète des mondes existants, urbains et ruraux, et elle prend la forme d'un nouveau monde qui se compose seulement de l'industrie, du patrimoine et de la nature. La construction d'un barrage fait disparaître un Cosmos avec des villages organisés, des espaces cultivés, des pâtures pour le remplacer, sur base du Plan élaboré d'Aménagement du Territoire, par un site articulant trois fonctions : une fonction industrielle, patrimoniale et naturelle. C'est ce qui se produit de façon très violente, à Tignes en 1952. Le vieux village, ses bergeries, ses alpages furent noyés après que la gendarmerie ait chassé les habitants. Dans les 10 années qui suivent la création du barrage, la station de ski et le Parc naturel de la Vanoise sont créés.

D'un point de vue territorial, l'une des principales caractéristiques de ce nouveau monde, est la disparition des différences entre la ville et la campagne. La campagne est devenue une zone sous-développée lorsqu'elle a été asservie à l'économie capitaliste, intégrée à la grande banlieue. En France et en Belgique, la paysannerie est morte (ou presque). Dans cette grande banlieue, les zones rurales sont simplement gardées en réserve comme mises en veille dans l'attente de leur prochaine connexion à une autoroute, à une ligne TVG ou à un aéroport. On pourrait toutefois se demander en quoi cette organisation pose problème. La spécificité de la grande banlieue est en fait de tendre à supprimer tout conflit possible entre les humains et leur cadre de vie. À chaque zone définie par sa fonction correspond ainsi des comportements lissés au sens où nous ne les choisissons pas. C'est l'agencement propre à chaque lieu qui nous formate.

À l'artificialisation, et au paramétrage toujours plus millimétrique des zones fonctionnelles (jusqu'aux odeurs diffusées dans les supermarchés), correspond la normalisation des comportements individuels et collectifs. L'Aménagement du Territoire doit donc être considéré comme une nouvelle manière de gérer les humains. Chaque zone composant la banlieue totale est un lieu où le contrôle s'exerce sur nous. Nous ne sommes plus des individus, des êtres indivisibles, mais pour

reprendre Alain Damasio dans *La Zone du Dehors*, des dividus. Le dividuel, c'est l'individuel divisé en plusieurs morceaux, mis en pièce.<sup>16</sup>

Il faudrait réinventer un environnement qui rompe avec ces découpages, et qui brouille les cases toutes faites dans lesquels nos vies se déroulent. En somme, il s'agit de créer des communs, des espaces qui sont la propriété d'une collectivité et qui ne fixent pas par avance les rapports entre les vivants humains et non-humains. Mais si les grands découpages sont artificiels, cela ne signifie pas pour autant que nous ne puissions pas trouver en chacun d'eux des savoirs, des idées, des moyens de faire territoire autrement. Notre boîte à outils de la modernité n'a jamais été aussi riche qu'aujourd'hui. La création de nouveaux communs est précisément au cœur de certaines expériences politiques actuelles comme les ZAD ou dans les villages autonomes. Ces mouvements font déjà exister les mondes pour lesquels ils se battent. Ils ne sont pas uniquement contre l'État, mais ils cherchent donner une forme aux idées qu'ils défendent.

Les ZAD naissent chaque fois de la contestation d'un projet d'aménagement concret porté par l'État et/ou par un groupe industriel. Pour protéger les lieux, les Zadistes doivent les occuper. Un même lieu rassemble alors des écologistes, des cultivateurs du coin et parfois des chasseurs. La lutte contraint à vivre ensemble et force à composer. Le cadre de la lutte contre l'État pousse l'intelligence collective. Il n'y a pas de commun, ce qui fait problème. Sur un ZAD, on occupe donc la forêt, la montagne ou la campagne et en réinvente les usages en sachant que ce lieu est composé de milieux différents, avec des animaux et des plantes particulières. Cela pousse à une hybridation des lieux car l'obligation de composer avec le milieu, que l'on occupe, fait exister un nouvel environnement qui n'est plus ni humain ni naturel. Les vivants non-humains ne se sont pas tous éloignés de nous par peur. Ils n'ont pas disparu des centres urbains et des villages, mais ils ont été éliminés. Ils ont été éradiqués des zones industrielles, en particulier agricoles, pour être parqués dans la nature, c'est-à-dire dans des espaces soigneusement aménagés pour ceux dont on reconnaît une valeur à la vie.

Le problème des communs urbains n'est pas le même que dans les territoires ruraux. Le faucon pèlerin a réussi son installation dans le clocher de la Cathédrale des Saints Michel et Gudule, en plein centre historique de Bruxelles, avec grand succès, et la capitale est parfois appelée la « cité des faucons ». Du point de vue du faucon, on peut imaginer que le monde urbain n'est pas moins sauvage que celui des montagnes. Du nôtre, nous pouvons constater que les faucons ensauvent l'urbain, exactement comme les abeilles ensauvent l'hôtel à insecte ou les pelouses fleuries que l'on a semé à leur intention. Les faucons parviennent à faire d'un milieu particulier avec ses tours, espaces plus ouverts et ses vivants, leur monde.

L'enjeu politique contemporain est donc la création de territoires qui brouillent les grandes oppositions constitutives de la modernité, en particulier celles entre l'industrie, le patrimoine et la nature et de réinventer des communs également dans les centres les plus urbanisés. Nous pouvons aménager les murs et les toits des immeubles pour qu'ils abritent des oiseaux et créer des balcons pour les plantes et des toitures-boisées comme le faisait déjà Friedrich Hundertwasser dans les années 1970. Si la modernité permet de noyer des vallées entières sous les eaux d'un barrage, elle permet aussi de creuser un étang au milieu d'un parking bétonné et de créer des communs permettant à une collectivité de vivre plus librement. Des projets de plus en plus nombreux visent d'ailleurs à supprimer les autoroutes urbaines. Créer des communs ne signifie donc pas qu'il faille quitter les centres urbains pour les territoires ruraux ou faire revenir la campagne en ville.

---

<sup>16</sup> Alain Damasio, *La Zone du Dehors*, p. 141

Les ZAD ou quartiers libres ne sont pas des villages et on n’y construit pas de la même façon. Les espaces urbains pourraient aussi avoir leurs quartiers libres où on pourrait imaginer un élevage de poules en plein air, au bord d’une rue transformée en verger, une ferme verticale gérée collectivement, capable de produire beaucoup de légumes sur peu d’espace. La ferme urbaine peut devenir l’un des éléments clés de l’émancipation collective. L’urbain comme les territoires ruraux, constitue un cadre existant riche de multiples détournement possibles dans toutes les situations. C’est précisément pour mieux suspendre les effets possibles de cette liberté des ZAD ou autres quartiers, que les pouvoirs publics s’acharnent souvent à requalifier les friches urbaines, à réorganiser les espaces verts en banlieue, à faire une piste de ski, à bâtir les dernières poches vertes dans un monde déjà bétonné.

Ensauvager l’urbain réintroduit du conflit et de l’imprévisible dans les espaces de vie. Dans un monde de plus en plus contrôlé que nous préparent les Aménageurs du Territoire qui travaillent au bon développement des smart cities ou des écoquartiers, il y a encore heureusement des rats qui sortent des égouts pour faire leur parc et les rues. Il est impossible de penser l’autonomie d’une collectivité indépendamment de la lutte contre les puissances qui l’empêchent. Ces luttes devraient être des mouvements d’occupation de l’espace comme ceux des étudiants dans l’université ou des Gilets Jaunes, ou les initiatives collectives menées dans les quartiers et les villages, une intensification des forces de vie donc. Les révoltes se sèment plus qu’elles ne s’organisent et elles sont comme des fleurs qui percent la route goudronnée. Il n’y a pas de vie plus subversive que celle des mauvaises herbes.

Postface (ou épilogue)

« J’ai besoin d’une forêt impeccable »

Fables de la nature rangée

Par Maud Hagelstein

En juillet 2020 Maud Hagelstein passe quelques jours à vélo dans le Condroz et parcourt une route réservée aux usagés non motorisés (RAVeL). En allant vers Ciney, elle longe une parcelle de fleurs sauvages et elle éprouve le bonheur d’être en pleine « nature », refoulant exprès en elle les conversations infinies à ce sujet avec Damien Darcis qui a écrit « Écologie libertaire ». Certes, le décor est bucolique, mais il lui paraît factice. Certes, les fleurs sauvages bordent la voie de macadam, mais elles ont probablement été plantées. Entre Havelange et Ciney, on comprend assez vite qu’on arpente une zone hyper-aménagé financée par la Commission Européenne et la Région Wallonne.

Il s’agit du projet LIFE Elia qui comprend plus de 5.500 km de lignes aériennes et qui doit favoriser la restauration ou la création de nouveaux milieux « naturels » sous le corridor électrique des alentours. À bien des endroits, on a implanté des pylônes de ligne haute tension, et la destruction nécessaire au passage des pylônes a permis de « créer » des mares pour les batraciens et les libellules. Des arbustes à taille modeste ont été plantés. En discutant avec Damien Darcis qui n’habite pas loin de chez elle et qui lui présentait la matière de son livre, elle a commencé à voir autrement les jardins, sentiers de balade et tout ce qu’elle considérait jusque-là comme relevant de la nature.

La transformation du regard que ce livre permet, a des effets directement positifs car il dessine des actions possibles. « Préserver la nature » n’est pas le seul horizon disponible. « Ensauvager les villes » et « penser sans la nature » permet non seulement d’accepter les transformations de nos milieux, mais de les booster dans le bon sens : on peut s’accommoder de « dénaturer » des environnements dans les limites de la cohérence écologique. Il faut simplement s’adapter à des situations nouvelles. Le livre de Damien Darcis est une aventure qui secoue nos représentations.

L'auteur joue avec les images du lecteur et nous rappelle que notre rapport à la nature est plein d'images. La notion même de « paysage » est une construction, souvent bourgeoise, qui a été cultivée. Et ce livre s'inscrit dans le champ de l'écologie politique et propose une expérience à ses lecteurs et nous rappelle que notre rapport à la nature est plein d'images : visions d'espace vierge, représentations du « sauvage », paysages construits socialement, fantasmes touchant le vivant non-humain, et que ces images sont des fabrications modernes qui ne nous hantent pas par hasard. Les analyses de *Penser sans la nature* nous invitent à voir qu'il y a de construit (voire de factice) dans nos images avec lesquelles on se représente nos milieux de vie.